

## Les Brouillards d'Amsterdam

Mon ami Van Zuider est un Hollandais pur sang qui a ce mérite, à mes yeux, d'aimer la France d'autant mieux qu'il ne la voit la plupart du temps que de loin et qu'elle prend pour lui l'apparence d'une terre promise dans laquelle il ne peut pénétrer qu'une fois ou deux par an, quand il a été bien sage et qu'il a mérité des vacances.

Il apprécie néanmoins son pays, et il m'avait tellement vanté ce sol fertile conquis à force de travail sur la mer; ces villes florissantes, bruisantes d'activité commerciale; ces ports, ces vieux palais, ces musées uniques, que je n'ai pu m'empêcher, un beau matin de mai, de prendre le train pour aller lui rendre, à Amsterdam, une des nombreuses visites qu'il m'a faites à Paris.

J'avais choisi le mois de mai à dessein. C'est l'époque où la Hollande entière est couverte, par les tulipes et les jacinthes en fleurs, d'innombrables tapis multicolores.

Bleus, blancs, jaunes, rouges, mauves, ces grands carrés de fleurs couvrent la campagne. C'est un spectacle féerique. Comme ces plantes ne sont cultivées que pour la récupération des oignons et que les fleurs sont destinées à être coupées, on les donne aux citadins qui viennent, les beaux dimanches, à pied, en voiture, à bicyclette les chercher. Ils en font de longues chaînes diaprées qu'ils enroulent autour d'eux, autour des roues des automobiles, autour des guidons de leurs bicyclettes, et, le soir venu, ils les rapportent chez eux en chantant.

Ils ont raison de chanter le long des routes, car à Amsterdam même ils n'en ont guère l'occasion. Rien ne dispose moins à la gaieté que la beauté forte et placide de la Venise du Nord. Le long des canaux, de belles maisons s'érigent, presque toutes marquées d'une firme commerciale. Même sur le Heeren-gracht, ou canal des Seigneurs, les palais de marbre sont loués à des commerces d'exportation.

Dans le port, des navires arrivent ou sont en partance. Rien que d'utilitaire dans ce va-et-vient incessant. Une telle quantité d'eaux éparse dans la ville ne peut manquer d'en rendre le climat humide et fécond en arthritismes. Amsterdam a des brouillards dont Londres elle-même peut être jalouse.

Et c'est d'un ami de Van Zuider, un certain Obremans, grand amateur de schiedam et de curaçao, que j'ai entendu cette anecdote dont le brouillard est le personnage principal.

Obremans avait bien diné chez des amis qui habitaient assez loin de son logis, situé au coin de Daun et de Kalverstraat.

Vers les onze heures du soir, il les quitta, la tête un peu lourde de magnifiques vins de Bourgogne, de schiedam et de bière. La canne sous le bras, il s'orienta à l'ouest, vers son domicile; mais il s'aperçut que le brouillard était si épais qu'il ne pouvait voir à trois pas devant lui.

Cela devenait dangereux. Un si grand nombre de canaux sillonnent la ville en tous sens qu'en cas de brouillard on court le risque de trouver en travers de sa route, sans l'apercevoir, un de ces canaux et d'y tomber à l'improviste. C'est la noyade sûre, sans espoir de secours dans l'obscurité augmentée des vapeurs de l'eau.

Obremans n'était pas assez gris pour être imprudent. Il l'était assez pour se défier de la régularité de sa marche.

Heureusement il avait sa canne. Il s'en servit à la manière des aveugles pour tâter le terrain devant lui, et il n'avancait qui si du bout de son bâton de sauvagardie il faisait résonner un pavé rassurant.

Il fit ainsi quelques cents mètres quand une voix rauque, tout près de son oreille, lui demanda la charité.

Autre danger. Obremans savait par les récits des journaux que les nuits de

### UNE DROLE DE PASSION

La police de New-York recherche un certain maniaque qui, depuis quelques jours, dans les rues du bas de la ville, attaque les jeunes femmes.

A la suite d'une attaque dont fut victime Miss Florence Eckert, dans le parc de la Batterie, la police a été informée. Cette jeune fille a raconté qu'elle se trouvait sur le parapet près de la mer quand, tout à coup, un étrange individu la saisit brusquement, la regarda quelque temps dans les yeux et lui donna un coup de poing dans la figure, qui la jeta sur le sol. Une fois à terre, le maniaque continua à la frapper, puis il s'enfuit, en voyant plusieurs personnes accourir au secours de la jeune fille.

Deux jours auparavant, un individu répondant au signalement de l'agresseur de Miss Eckert avait attaqué deux jeunes filles dans South street.

brouillard sont favorables aux voleurs.

Il fit un saut en arrière, en lâchant un juron, et décocha à tout hasard au mendiant un formidable coup de canne. Heureusement pour le destinataire, il évita le coup de bâton. La canne heurta un mur violemment. Obremans n'entendit plus rien. Sans doute, le rôdeur effrayé avait fui. L'ami de Van Zuider reprit sa marche hésitante. A un moment, se demandant s'il était dans la bonne route, il piqua de sa canne en avant.

La canne ne rencontrait que le vide. Obremans frissonna; il l'avait échappé belle. Un pas de plus, il mettait le pied dans le canal et... dans la mort.

Fallait-il tourner à droite? Notre homme lança sa canne en reconnaissance. Le vide encore.

Alors il fallait aller à gauche? La canne indicatrice signala encore le danger. Obremans avait beau la baisser, la baisser: elle ne trouvait pas le sot.

Que faire? Retourner en arrière. Avec mille précautions, Obremans fit demi-tour.

Cette fois encore, la canne pointa à vide dans la profondeur d'un canal. Obremans dut se rendre à l'évidence. Il était entouré d'eau de tous côtés.

Figé par la terreur, il resta sur place, se demandant quel parti il allait prendre.

Il se demanda d'abord à quel endroit de la ville il pouvait être. Il eut beau chercher. Il ne se rappelait, à proximité de la maison de ses amis, aucun îlot de ce genre. Mais peut-être avait-il marché beaucoup plus qu'il ne l'avait cru.

Il appela une fois, dix fois. Personne ne répondit. Il aurait presque souhaité n'avoir pas mis en fuite le mendiant de tout à l'heure.

Il attendit. Des heures sonnèrent à une église proche, sans qu'Obremans se décidât à bouger. A la longue, brisé de fatigue, il s'assit sur le pavé, en ayant bien soin de ne pas obliquer dans aucune direction, tellement il craignait d'aller s'asseoir dans l'eau.

Il finit par s'endormir un peu.

L'aurore vint, déchirant le brouillard. Il arriva un moment où Obremans put voir dégagées de la brume les choses qui l'entouraient. Devant lui, aucun canal. Derrière non plus; à gauche, à droite, pas davantage. Stupéfié, il regarda enfin sa canne.

Elle était cassée à vingt centimètres de la poignée. C'est en heurtant la muraille, pour pourfendre le mendiant, qu'Obremans avait dû faire ce beau coup.

Comment, avec une canne de vingt centimètres que l'on croit longue d'un mètre dix, ne pas toujours toucher le vide?

En me contant cette histoire, Obremans riait beaucoup.

Je risais moins et, en le regardant du coin de l'œil, je me demandai si Amsterdam, tout en étant la Venise du Nord, n'en était pas un peu aussi le Marseille.

—Pierre Souleine.

Lecteurs, abonnez-vous à l'Abaille.

### LA TUBERCULOSE PENDANT LA GUERRE

Au cours d'un congrès tenu à Londres et organisé par l'Union internationale contre la tuberculose, un délégué a fait connaître le chiffre des décès dus à la tuberculose et qui pendant la guerre se sont produits chez les mobilisés.

En groupant toutes les formes cliniques sous lesquelles se présente l'infection tuberculeuse tuberculose des viscères, du poumon en particulier, tuberculose des séreuses, du péritoine, de la pièvre, des méninges, tuberculoses osseuses et articulaires, formes générales aiguës, on arrive au total de 29,000 décès.

Ce total est imposant, mais ne justifie en aucune façon les affirmations étrangères, allemandes en particulier, qui ont voulu faire croire que l'armée française était, pendant la guerre, minée par la tuberculose. Cet argument, formulé de bonne et de mauvaise foi par nos ennemis, avait deux raisons d'être; l'une, l'argument de bonne foi, avait pour cause la grande fréquence de la tuberculose dans les camps de prisonniers; mais c'était là, ne l'oublions pas la triste conséquence du régime de famine qui était, la plupart du temps, celui des militaires tombés aux mains des Allemands; l'autre, l'argument de mauvaise foi, était une invention destinée à l'exportation et dont le but était de semer le trouble dans l'esprit des soldats étrangers envoyés sur la terre de France et devant lesquels on voulait agiter ainsi le spectre de la contagion.

Que reste-t-il de tout cela? Un chiffre de 29,000 décès (y compris l'Algérie et le Maroc) qui, comparé aux millions de mobilisés et aux cinq années de mobilisation, perd beaucoup de son caractère impressionnant.

La statistique est encore intéressante à plus d'un titre; elle montre que le nombre des décès par tuberculose a été de 1,000 par mois en août, septembre et octobre 1914; de 490 par mois, du 1er novembre 1915 au 31 octobre 1916; de 600 par mois, du 1er novembre 1916 au 31 octobre 1917; de 595, du 1er novembre 1917 au 31 octobre 1918; de 490, du 1er novembre 1918 au 31 octobre 1919.

L'élévation du chiffre des décès en 1916-1917 s'explique par l'accroissement considérable des effectifs pendant cette période. On peut donc dire que la tuberculose ne s'est pas progressivement accrue pendant la guerre, et l'on peut dire aussi qu'elle n'a pas été plus fréquente que dans la population civile.

### IL N'EN SAVAIT RIEN

C'est un fait, chaque jour confirmé par de nouvelles expériences, que dans les événements les plus dramatiques, le comique arrive toujours à se faire une petite place, lisons-nous dans "La Liberté."

Le jour de l'arrestation des bandits du rapide Paris-Marseille, à la Sûreté générale, trois journalistes viennent aux nouvelles.

Il est dix heures du matin, et depuis neuf heures les rédactions savent qu'un des bandits est arrêté et que deux autres le seront avant la fin de la journée.

—Alors, quoi de nouveau, demanda l'un de nos confrères au fonctionnaire?

—Mais rien, monsieur, il n'y a rien de nouveau... Peut-être ce soir aurons-nous un communiqué, mais n'y comptez pas absolument.

Nos trois confrères se regardent en souriant.

—Eh bien, nous répond celui qui a pris le premier la parole, nous allons vous faire un communiqué tout de suite: un des bandits est arrêté, on est sur la piste des deux autres.

—Un des bandits... Et la Sûreté générale n'en sait rien!

Et ce haut fonctionnaire de se précipiter au téléphone: Allo... allo...

Et voilà comment, grâce aux journalistes, tous les services de la Sûreté connaurent la nouvelle moins d'une heure après l'événement.

### NECROLOGIE

**BOURG**—M. Fortuné Bourg, époux de Rosalie Montecino, est mort mardi, le 23 août 1921, à l'âge de 68 ans. Il était natif de Napoléonville.

**CONAND**—Mme Ernest Conand, Sr., née Adine Poursine, est morte mardi, 23 août 1921, à l'âge de 75 ans et 5 mois.

**CLAVERIE**—M. Alfred Claverie, époux de Louise Vissier, est mort vendredi, le 19 août 1921, à l'âge de 67 ans et 2 mois. Il était natif de Bordeaux, France.

**CLAVERIE**—Mme Antoine Claverie, née Victoria Bourda, est morte jeudi, 18 août 1921, à l'âge de 39 ans et 10 mois.

**CHAUVIN**—Mme Joseph A. Chauvin, née Cécilia Marie Tôups, est morte samedi, le 20 août 1921, à l'âge de 63 ans et 2 mois.

**DARIER**—M. Ernest Darier est mort vendredi, le 19 août 1921, à l'âge de 71

### MEURT VICTIME DE LA PROHIBITION, DIT UN DOCTEUR

Une dépêche de Monett (Missouri) relate ce qui suit:

D'après le médecin qui l'a soigné, René Bloch, âgé de deux ans, fils de Gustave et Thelma Bloch, qui mourut, vendredi dernier, des suites d'un empoisonnement par un acide, est une victime de la prohibition.

Le Dr. Carlos Copeland, dans sa déclaration au service de la santé, affirme qu'il aurait pu sauver la vie de l'enfant, s'il avait été à même d'obtenir de l'alcool pour en user comme antidote.

Le Dr. Copeland rapporte qu'il fut avisé par téléphone de l'état du bébé et qu'il ordonna aux parents de lui administrer de l'alcool comme antidote. Ceux-ci n'en avaient point, et le docteur perdit quarante-cinq minutes en recherches qui, finalement, lui fournirent deux onces de whisky de maïs. Il se rendit en toute hâte à la résidence des Bloch et les fit absorber à l'enfant, dont les souffrances intenses se trouvèrent momentanément adoucies. Mais cette dose était insuffisante à conjurer l'effet du poison, et l'enfant, après avoir paru se remettre légèrement, mourut. Le Dr. Copeland dit que, sans aucun doute, la mort aurait été évitée s'il lui avait été possible d'administrer le seul antidote efficace.

"L'autorisation de la prescription de l'alcool à mes clients m'a été refusée, a dit le docteur, et je ne suis pas le seul. Pratiquement, tous les médecins de ma connaissance sont handicapés de la même façon."

"Il y a un an que j'ai fait ma demande d'autorisation de prescription d'alcool pour l'usage médical. Le directeur de la prohibition de l'Etat a rejeté ma requête sur le refus catégorique du directeur des postes Sater de la recommander."

"J'ai fait appel à M. MacPherson, membre du Congrès, qui, après une enquête, me conseilla d'avoir recours à la justice pour obliger les autorités de la prohibition à m'accorder la prescription de l'alcool. C'est ce que je vais faire maintenant."

### UNE DECOUVERTE DES PLUS IMPORTANTES

Ottawa.—M. A.-H. Coplan, directeur général de la Hull Iron and Steel Foundries, vient d'introduire dans le monde métallurgique la chromite, un alliage de l'acier ayant une grande résistance à la chaleur et qui prendra la place de la fonte. On croit que cette découverte révolutionnera la fabrication des rails et autre matériel de chemin de fer.